

## ARTICLE POUR JOAO MARTINS PEREIRA

---

### 20 ANS APRES

---

Ma fille, étudiante en Histoire, m'interviewait il y a quelques jours sur mes souvenirs d'anciens léniniste à propos de la Révolution d'Octobre 17. En m'écoutant lui répondre, je m'aperçus que je prenais tous mes exemples et contre-exemples dans la Révolution des Oeillets. En fait, c'est la seule révolution que j'ai vraiment vécue. Ce dont je me souviens, à son propos, c'est d'abord cela : à quel point elle ressemblait à ces événements extraordinaires dont parlent les livres d'Histoire, et qu'ils appellent Révolution.

Méfiant, j'avais pourtant abordé la Révolution Portugaise par son côté le plus rétif : par le Nord, par le Tras-Os-Montes, le Douro, le Minho. Puis j'étais descendu vers ses points forts, vers Lisbonne, Setubal, Evora. J'avais tout reconnu. La capacité d'initiative et d'organisation des masses. Les divisions dans les masses. Le développement classique, de la phase démocratique - unanimiste initiale jusqu'à la radicalisation des affrontements aiguisés par les luttes sociales et les premières fausses-manoeuvres de la contre-révolution. De Spinola à Gonçalvez, tout se passait comme à la parade, comme en 1789 ou 1917.

Mais pour la première fois, la Révolution c'était des gens. Des amis que j'appelais, angoissé, au téléphone. Des enfants dont je croisais le regard dans les rues de Lisbonne. Des gens que j'aimais, et qui étaient en danger. La Révolution n'était plus un jeu, mais une lutte pour la vie. Une lutte obéissant à la loi léniniste de la "montée aux extrêmes".

De ce formidable principe de réalité, deux évidences découlaient chaque semaine pour moi avec plus de force. D'abord : il ne suffit pas que le peuple soit armé pour n'être jamais vaincu, encore faut-il qu'il soit uni. Et ensuite : Pour être uni, il ne suffit pas que le peuple ne veuille plus vivre comme avant, encore faut-il qu'il ait quelque chose à proposer.

D'où découlait encore, selon une logique imparable, la "nécessité d'une direction

politique", d'un programme pour conjurer "la catastrophe imminente".

Le "programme de COPCON" aurait-il pu jouer ce rôle, à l'été 75 ? Ou Melo Antunes eut-il raison de sonner la fin de la récréation ? C'est aux Portugais de le dire.

Dès cette époque pourtant, je commençais à m'interroger sur cette "logique implacable". Etait-il bien sûr qu'un "Copcon plus résolu" aurait permis une issue plus heureuse (pour les masses populaires) ? La réponse classique : le Parti de fer, expression de l'avant-garde ouvrière, aurait peut-être proposé *une* solution. Très militariste, passablement machiste, sûrement très favorable à l'industrie lourde et très hostile aux paysans et petits industriels du Nord...

Vingt ans ont passé, et avec ces années le féminisme, l'écologie ont rejeté et les moyens, et les buts d'une révolution léniniste. Je ne crois plus aujourd'hui qu'une classe sociale, liée à un modèle de développement capitaliste, ait la capacité miraculeuse d'inventer l'alternative à ce modèle. Je ne crois plus que les milliers de contradictions qui tissent la réalité sociale puissent être résolues d'un coup en tranchant le noeud gordien du pouvoir d'Etat. Je crois que la résolution violente d'un conflit ne peut qu'écraser la diversité des aspirations populaires, plutôt que les unifier. Je rêve d'une maturation sociale progressive vers une société plus juste et écologiste, et pour cela il faut fuir la "montée aux extrêmes".

Mais restent les questions posées par les révolutions véritables, celles qui bouleversent vraiment un ordre établi : face à la réaction, comment s'unir et que proposer ?

Ne pas attendre, pour travailler à y répondre, que les roulements des chars couvrent les chansons des manifestants, c'est peut-être la meilleure façon d'être fidèle au 25 Avril.

Alain LIPIETZ